

## LECTURES GIDIENNES

par Pierre MASSON

*Pré-textes : André Gide et la tentation de la critique*, par Peter Schnyder. Intertextes éditeur, Paris, 1988.

Cherchant un saint patron à la critique littéraire, Claude-Edmonde Magny proposait autrefois l'exemple de saint Janvier, dont le sang se liquéfie à Naples chaque année :

*« Ainsi de l'œuvre littéraire qui, bien loin d'être un Sens figé dans une forme immuable, doit être perpétuellement rendue fluide et vivante par l'apport de celui qui croit en elle et tâche, la réchauffant de son ardeur, de la faire vraiment sienne. »*

Cette protection conviendrait sans doute à André Gide, en dépit de son protestantisme : ayant toujours lu en aventurier des lettres beaucoup plus qu'en lettré, c'est-à-dire, surtout à ses débuts, faisant de ses lectures un instruments d'évolution personnelle, il pratiquait instinctivement cette méthode de participation active dont un Ramon Fernandez devait plus tard se faire l'apôtre. Mais d'un tel patronage, Peter Schnyder pourrait également se réclamer : critique de la critique gidienne, il fait preuve à son égard de la même sympathie, et nous restitue vivantes, non seulement une période importante de l'histoire littéraire, mais encore la démarche de Gide qui s'y promenait à la recherche de lui-même.

Nous suivons ainsi l'itinéraire qui, de la bibliothèque paternelle à la tribune de *La Revue blanche*, conduit le jeune André Gide au pays des livres, les siens se découvrant progressivement

parmi ceux déjà en place. Assurément, s'il n'avait pas été écrivain, il mériterait au moins d'être reconnu comme l'un des principaux lecteurs de ce siècle, ce terme, mieux que celui de critique, traduisant son besoin de communiquer ses découvertes et ses plaisirs ; se chercher dans les livres, soit, mais à condition d'obtenir l'approbation d'autrui. L'aventure entraîne ainsi le dialogue, et la critique se présente alors comme le prolongement, devant un plus vaste auditoire, de ces lectures à voix haute accomplies devant Madeleine.

De cette attitude d'ouverture, Peter Schnyder montre bien les origines, et en développe toutes les conséquences, y compris les aspects négatifs dont l'analyse n'est pas le moins intéressant de son étude. Pour Gide, lire, c'est donc se découvrir. Il y aurait sans doute beaucoup à dire sur l'image d'homme-livre que Gide esquisse dans ses mémoires à propos de son père et qui fait que, à travers son activité littéraire, c'est un peu cette figure idéale qu'il s'est efforcé de retrouver. De même, un livre doit pour lui conduire à un homme, par rapport auquel il peut ensuite se définir lui-même. Le grand auteur est donc celui qui affirme sa personnalité dans son œuvre, il est « l'arbre qu'on reconnaît à ses fruits », comme le répète volontiers Gide, prenant ainsi le contrepied de la critique déterministe alors en vigueur. Mais il se sent alors en droit d'être exigeant envers ceux à qui il confie le soin de développer son moi. L'attitude critique s'inscrit dans cette logique, prenant souvent la forme d'une moralisation du monde des lettres, rappelé à plus de rigueur et d'élévation. L'orientation ultérieure de la NRF en matière de critique trouve là, dans cette interrogation proprement gidienne, une de ses principales origines.

Cela ne va pas sans exclusives ni contradictions : lisant pour son profit, Gide ne se soucie guère d'analyser des livres qui ne peuvent rien lui apporter : « A moins d'être entraîné par une polémique, il écarte, en principe, ceux qui diffèrent trop de lui et préfère ceux qui lui ressemblent — pour mieux s'en démarquer par la suite. » (p. 141) Il lui arrive même, à l'instar de Léautaud, de traiter ses confrères avec désinvolture, expédiant Mirabeau ou Louys pour parler de lui, comme l'autre de ses chats. Ou bien, passant outre ses principes, il accepte les défauts de composition d'un ouvrage — crime pourtant presque inexpiable à ses yeux — s'il y découvre, comme chez Dickens ou Zola, l'expression d'un tempérament qui lui en impose. Peter Schnyder le dit fort justement :

« Gide ne se sent nullement obligé d'être cohérent dans ses jugements : voilà sans doute la force et en même temps le danger de cette critique. Critique d'artiste, elle s'affirme ou doit s'affirmer contre l'esprit du temps qui faisait la part belle aux systématisations de tout genre. » (p. 48).

Si la force d'une telle attitude est assez évidente et assure encore aujourd'hui la validité de la critique gidienne, il est particulièrement intéressant de constater sa faiblesse à l'égard du domaine poétique, son besoin d'effusion poussant Gide à se contenter d'affirmations de sympathie là où s'imposerait une analyse plus rigoureuse. Ce n'est certes pas un crime de lèse-majesté, mais il fallait tout de même avoir le courage de le dire aussi nettement :

« Gide compare la poésie de Jammes à l'eau, et celle de Signoret à l'élément contraire, le feu. Une telle figure de rhétorique montre qu'il transforme volontiers sa critique de la poésie en une critique poétique. » (p. 110)

« Il s'identifie à un point tel au poète en question que la part analytique et discriminatoire de son exposé est pratiquement éliminée. » (p. 108).

« On a l'impression assez fréquente dans sa critique de la poésie que Gide parle pour ne rien dire... » (p. 111)

Mais on rejoint alors un autre aspect de la critique gidienne, celui d'une stratégie qui, envers ses amis poètes et plus généralement certains représentants de sa génération, le poussait à promouvoir les œuvres qui lui semblaient les plus dignes d'organiser le paysage littéraire au milieu duquel ses propres écrits trouveraient leur place. Critiquant pour se définir, il le faisait également pour créer le public capable de comprendre cette définition. On le voit ainsi évoluer en « *spiritus rector*, (...) entouré d'un état-major » qu'il stimule et relance parfois impérieusement, comme avec Ghéon et Drouin.

Et la dernière étape de cette méthode apparaît logiquement avec le passage, selon la formule dont Peter Schnyder a fait la clef de son étude, du prétexte au pré-texte, c'est-à-dire de la réflexion sur les livres d'autrui à la constitution de ses propres œuvres. Le chapitre VI, en particulier, illustre ce mécanisme, en montrant comment, dans sa critique de *La Villa sans Maître*, de Rouart, Gide prépare son *Immoraliste* :

*« Gide ne se contente pas de critiquer l'œuvre de son ami, ni de s'en servir comme d'un prétexte, pour lui opposer quelques réflexions sur le roman « à venir ». (...) Il abandonne sa critique, délaisse le discours sur l'œuvre pour se servir du discours de l'œuvre ; au méta-texte, Gide oppose, en réponse à un texte qui lui tient à cœur, un intertexte qui prolonge ce dernier dans son propre univers romanesque. » (p.98)*

Avec cet ouvrage clairvoyant et clair, Peter Schnyder ne s'est pas livré à un exercice de critique au second degré, desséchant à force de distance par rapport à son objet premier. Pour retrouver Gide vivant à travers ses lectures, il sait nous proposer à son tour une lecture toute de sympathie, par petits chapitres pénétrants. Certes, le portrait de Gide ne sera pas complet tant que nous ne disposerons pas, ordonnée par les soins de Claude Martin, de l'édition en Pléiade de son œuvre critique ; mais d'ores et déjà, le livre de Peter Schnyder nous en fournit un précieux mode d'emploi.